

comédienne... puis une écuyère de l'hippodrome. Il s'essayait dans tous les genres. Il vécut de la brillante et misérable existence des déçueurs... Mais il ne passait à Paris que trois ou quatre mois. Sa mère lui faisait une pension de trente mille francs et lui avait déclaré que jamais, elle vivante, il n'aurait un sou de plus avant son mariage. Il connaissait sa mère et savait qu'il fallait tenir ses paroles pour chose sérieuse. Aussi, voulant faire bonne figure à Paris et y mener joyeuse vie, dépensait-il ses trente mille francs, entre les mois de mars et de mai, puis revenait docilement se mettre au vert à Lavardens, chassant, pêchant et montant à cheval avec les officiers du régiment d'artillerie qui tenait garnison à Souvigny. Les petites modistes et les petites grisettes de province remplaçaient, sans les faire oublier, les petites chanteuses et les petites comédiennes de Paris. En cherchant un peu, on trouve encore des grisettes en province, et Paul cherchait beaucoup.

Dès que le curé fût en présence de madame de Lavardens :

—Je puis, lui dit-elle, sans attendre l'arrivée de M. de Larnac, vous dire les noms des acquéreurs de Longueval. Je suis absolument tranquille et ne mets pas en doute le succès de notre combinaison. Pour ne pas nous faire sottament la guerre, nous nous sommes mis d'accord, mon voisin M. de Larnac, M. Gallard, un gros banquier de Paris, et moi. M. de Larnac aura la Mionne, M. Gallard, le château et Blanche-Couronne, moi, la Rozerai. Je vous connais, monsieur le curé, vous devez être inquiet pour vos pauvres. Rassurez-vous. Ces Gallard sont très riches et vous donneront beaucoup d'argent.

En ce moment, une voiture parut au loin sur la route, dans un nuage de poussière.

—Voici M. de Larnac, s'écria Paul. Je reconnais ses poneys.

Tous les trois, en hâte, descendant de la terrasse, retournèrent au château... Ils y arrivèrent au moment où la voiture s'arrêtait devant le perron.

—Eh bien ? demanda madame de Lavardens.

—Eh bien ! répondit M. de Larnac, nous n'avons rien...

—Comment ! rien, demanda madame de Lavardens, fort pâle et fort émue.

—Rien, rien, absolument rien, ni les uns ni les autres.

Et M. de Larnac, sautant à bas de la voiture, raconta ce qui venait de se passer à l'audience des criées du tribunal de Souvigny.

—Tout, dit-il, a d'abord marché comme sur des roulettes. Le château est adjugé à M. Gallard pour six cent mille cinquante francs. Pas de compétiteur... Une enchère de cinquante francs avait suffi. En revanche, petite bataille pour Blanche-Couronne. Les enchères s'élèvent de cinq cent mille à cinq cent vingt mille francs, et encore la victoire à M. Gallard. Nouvelle bataille et plus vive pour la Rozerai ; elle vous est enfin adjugée, madame, pour quatre cent cinquante-six mille francs... et moi j'enlève sans concurrence la forêt de la Mionne avec une surenchère de cent francs. Tout paraissait fini, on était déjà debout dans l'assistance, on entourait nos avoués pour savoir le nom des acquéreurs. Cependant M. Brazier, le juge chargé de la vente, réclame le silence et l'huissier met en vente les quatre lots réunis à deux millions cent cinquante ou soixante mille francs, je ne sais plus au juste... Un murmure ironique circule dans l'auditoire. De tous côtés on entendait dire : " Personne, allez, il n'y aura per-

sonne... " Mais le petit Gibert, l'avoué, qui était assis au premier rang et qui, jusque-là, n'avait pas donné signe de vie, se lève et dit tranquillement : " J'ai acquéreur pour les quatre lots réunis à deux millions deux cent mille francs. " Ce fut comme un coup de foudre ! Une grande clameur suivie bientôt d'un grand silence. La salle était pleine de fermiers et de cultivateurs des environs. Tant d'argent pour de la terre, cela les jetait dans une sorte de stupeur respectueuse... Cependant M. Gallard se penche vers Sandrier, l'avoué qui avait porté ses enchères... La lutte s'engage entre Gibert et Sandrier... On arrive à deux millions cinq cent mille francs... Court moment d'hésitation chez M. Gallard... Il se décide... Il continue jusqu'à trois millions... Là, il s'arrête et le domaine est adjugé à Gibert... On se jette sur lui, on l'entoure, on l'écrase. " Le nom, le nom de l'acquéreur ? — C'est une Américaine, répondit Gibert, madame Scott. "

—Madame Scott ! s'écria Paul de Lavardens.

—Tu la connais ? demanda madame de Lavardens.

—Si je la connais !... si je la !... Pas du tout... Mais j'étais au bal chez elle, il y a six semaines.

—Au bal chez elle !... et tu ne la connais pas !... Quelle sorte de femme est-ce donc ?

—Ravissante, délicieuse, idéale, une merveille !

—Il y a un M. Scott ?

—Certainement, un grand blond. Il était à son bal... On me l'a montré... Il saluait au hasard de droite et de gauche. Il ne s'amusait guère, je vous en réponds... Il nous regardait et il avait l'air de se dire : " Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là ?... Qu'est-ce qu'ils viennent faire chez moi ?... " Nous venions voir madame Scott et miss Percival, la sœur de madame Scott... Et ça en valait la peine !

—Ces Scott, dit madame de Lavardens en s'adressant à M. de Larnac, est-ce que vous les connaissez ?

—Oui, madame, je les connais... M. Scott est un Américain colossalement riche, qui est venu s'installer à Paris l'année dernière... Dès que ce nom a été prononcé, j'ai compris que la victoire n'avait jamais été indécise. Gallard était battu d'avance. Les Scott ont commencé par acheter à Paris un hôtel de deux millions, du côté du Parc Monceau.

—Oui, rue Murillo, dit Paul, puisque je vous dis que je suis allé au bal chez eux ; c'était...

—Laissez donc parler M. de Larnac. Tu nous la raconteras tout à l'heure, l'histoire de ton bal chez madame Scott.

—Voilà donc mes Américains installés à Paris, continua M. de Larnac, et la pluie d'or a commencé. De vrais parvenus s'amusant à jeter follement l'argent par les fenêtres. Cette grande fortune est toute récente, on raconte que madame Scott, il y a une dizaine d'années, mendiait dans les rues de New-York.

—Elle a mendié !

—On le dit, madame. Puis elle s'est mariée avec ce Scott, le fils d'un banquier de New-York... et, tout d'un coup, un procès gagné leur a mis entre les mains, non pas des millions, mais des dizaines de millions. Ils ont quelque part, en Amérique, une mine d'argent... mais une mine sérieuse, une vraie mine d'argent dans laquelle il y a de l'argent... Ah ! vous allez voir quel luxe va éclater à Longueval !... Nous aurons tous l'air de pauvres dans le pays. On prétend qu'ils ont cent mille francs à dépenser par jour.

—Voilà nos voisins ! s'écria madame Lavardens. Une